

Boris Schreiber réinventé

L'Excavatrice

Boris Schreiber

Éd. Le Cherche-Midi, 82 F.

À mi-chemin entre journal et roman, Boris Schreiber publie un brûlot paranoïaque et égotiste. Le tout traversé par une formidable autodérision.

Il écrit des romans piégés. Chacune de ses phrases contient une bombe prête à exploser. Et l'on ne sait de quoi seront faits les éclats : colère, moquerie, douleur, tendresse. Boris Schreiber – né en 1923 à Berlin de parents russes – est un romancier iconoclaste. Ses livres se modèlent, se transforment, se métamorphosent de page en page. Ils sont une autodestruction portée par un style rougeoyant à force de brûlures. Pas de point de départ, pas de point d'arrivée. Un moi déchiré dont les lambeaux coupent comme des lames aiguisées. Après *Un silence d'environ une demi-heure* (Le Cherche-midi, 1996, prix Renaudot) et *Hors-les -murs* (Le Cherche-Midi, 1998), Boris Schreiber surprend encore une fois. Car, comment définir son dernier livre ?

L'Excavatrice s'annonce comme un simple roman (en couverture : « roman »), mais se lit comme un vrai journal (notation des dates et usage de la première personne du singulier) pour se révéler être un genre hybride (silhouettes de personnages et début d'intrigue). Le dernier texte de Boris Schreiber est donc, au choix, un vrai faux journal ou un vrai faux roman : totalement inclassable. Dans *L'Excavatrice*, le narrateur lutte, mot après mot, contre l'indifférence. L'indifférence qui normalise, rabote, néglige. Avale tout pour tout recracher. Remarque tout pour tout oublier. L'indifférence qui est la pire forme revêtue par la mort.

Tout le livre tient par une idée force : si l'on ne donne rien de soi, rien ne sera dévoré par l'indifférence. Mais, en fait, il faut prendre garde à se situer dans un juste milieu. Il ne faut ni trop en dire (on est écouté) ni ne rien dire (on est remarqué). Dans *L'Excavatrice*, le narrateur donne donc quelques éléments. Tous se voulant insignifiants au point d'être inintéressants. Des personnages sont esquissés. Une kinésithérapeute croisée dans l'immeuble, un fils adoptif à la recherche de son père, une femme quittée pour ne pas avoir voulu prononcer les seuls mots désirés : « Tu ne mourras jamais ». Mais quel écrivain ne rêve-t-il pas d'entendre une telle phrase ?

Le style est dynamité de l'intérieur par les jeux de mots, les idées toutes faites, les proverbes moqués. *L'Excavatrice* – pour mourir, dépérir, dormir, s'enfuir, revivre – est un brûlot paranoïaque et égotiste. Mais le tout est griffé Schreiber. Il y a l'humour (« À première vue, je ne connais personne qui me connaisse au point de vouloir me revoir »), la méchanceté (« Lorsque l'on regarde sur autrui les ravages du temps, ces ravages paraissent moins ravages. Car, en un sens, on s'en fout »), la lucidité (« J'ose même dire que j'aurais été capable de sauver si au préalable on m'avait sauvé »), le jeu (« Je déteste choquer »). Et cette extraordinaire liberté qui brille (construit) et vrille (détruit) l'univers schreibérien : « Je me prends pour quelqu'un qui refuse qu'on le tienne en laisse ».

Dans ces pages, l'auteur d'*Un silence d'environ une demi-heure* brise son image sous les pieds rageurs de l'autodérision. La forme égotiste (un journal du moi), le style ironique (« je n'ai rien à dire », « il ne faut pas exagérer »). Et cette division entre les « non-toc-toc » et les « toc-toc ». Comme une rage qui ferait exploser toutes les normes. Ici, ses obsessions sont rejouées et réinventées. Mais existe toujours cette émotion propre à son œuvre : une impossibilité de s'évader de sa propre histoire afin d'entrer en lutte avec une société honnie.

Marie-Laure Delorme